

Only Lovers Left Alive de Jim Jarmusch
A Girls Walks Home Alone at Night d'Ana Lily Amirpour

Alice Michaud-Lapointe

Numéro 252, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud-Lapointe, A. (2015). Compte rendu de [*Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch / *A Girls Walks Home Alone at Night* d'Ana Lily Amirpour]. *Spirale*, (252), 11-13.

Bon sang, mauvais sang

PAR ALICE MICHAUD-LAPOINTE

ONLY LOVERS LEFT ALIVE

de Jim Jarmusch

États-Unis, 2013.

A GIRL WALKS HOME ALONE AT NIGHT

d'Ana Lily Amirpour

États-Unis, 2014.

Quiconque a suivi les effets de mode du cinéma de « culture de masse » depuis les dernières années aura constaté l'étonnant regain de popularité qu'a connue la figure du vampire à l'écran. Dépeint la plupart du temps selon ses caractéristiques les plus attendues – qu'il s'agisse du soporifique Edward Cullen (*Twilight*), du sarcastique Damon Salvatore (*Vampire Diaries*) ou de l'hypersexué Bill Compton (*True Blood*), les trois hommes sont bien évidemment dandys, ténébreux et séducteurs-nés –, le vampire du nouveau millénaire a fait l'objet d'un véritable culte qui a mené, d'un côté, à un phénomène d'hystérie et d'idolâtrie planétaires (*twihards* et *twifans*¹ se reconnaîtront !) et, de l'autre, à une impression de saturation et de lassitude profondes. Que reste-il du vampire et de sa mythologie à la suite de cette vague déferlante de films et de séries télévisées qu'a vu naître le début des années 2000 ? D'aucuns pourraient arguer que chaque décennie cinématographique a glorifié ses vampires fétiches, du *Nosferatu* de Murnau aux vicieux aristocrates polyamoureux de *Interview with a Vampire* et que notre époque ne fait pas exception à la règle, avec sa surenchère de « Princes des ténèbres » aux canines parfaitement blanches et acérées. Mais si les héros aux valeurs puritaines et conservatrices de Stephen Meyer et les créatures exagérément libidineuses d'Alan Ball auraient pu dégoûter à jamais des vampires et de leurs histoires d'amour sanglantes tant ils sont



unidimensionnels et reconduisent d'exsangues clichés narratifs, *Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch et *A Girl Walks Home Alone at Night* de la nouvelle venue Ana Lily Amirpour ont su montrer avec audace et style que les vampires n'ont rien perdu de leur aura fantasmatique au cinéma. À l'instar de Park Chan-wook, qui avait séduit en 2009 avec *Thirst*, Jarmusch et Amirpour misent sur l'originalité plutôt que sur le lieu commun, sur le détournement de genre plutôt que sur la tradition, et permettent ainsi de réfléchir sur les fondements d'un mythe qui, du Romantisme noir à aujourd'hui, continue de fasciner en relançant le discours sur le poids de l'éter-

nité, sur l'érotisation de la pulsion de mort et, plus globalement, sur l'humanité et ce qu'il en reste.

LE GENRE, CE REBELLE CONTAMINÉ

Passé maître dans l'art de jouer avec les codes, Jim Jarmusch a construit sa carrière en prouvant avec chaque nouvelle œuvre sa capacité à assimiler les règles de divers genres cinématographiques pour mieux les outrepasser, créant ainsi une version magnifiée, sublimée du genre étudié. Parmi ses essais les plus réussis, on compte évidemment le *road movie* existentiel

Stranger than Paradise (1984), le western noir et blanc *Dead Man* (1995) ou encore le film de mafia-samurai hip-hop *Ghost Dog: The Way of the Samurai* (1999). Or, de toutes les œuvres de Jarmusch, *Only Lovers Left Alive* est peut-être la plus cohérente et la plus accomplie, le réalisateur semblant avoir trouvé dans la figure vampirique l'âme même du personnage las, marginal et mélancolique qu'il s'amuse à décliner depuis les tout débuts de sa pratique. Cette symbiose parfaite entre le fond et la forme « jarmuschienne » s'observe en effet dans *Only Lovers* à partir de l'histoire d'Adam (Tom Hiddleston) et d'Ève (Tilda Swinton), deux vampires désabusés qui ont tout vu,

lité, s'interrogeant constamment sur leur condition existentielle, sur le temps qui passe (ou ne passe plus) et sur ce qu'il subsiste de beauté et de poésie en ce bas monde. Les magnifiques premières images de *Only Lovers*, qui dévoilent en alternance les corps affalés d'Adam et d'Ève grâce à une caméra en plongée qui effectue une rotation de 360 degrés sur son axe, résumément à elles seules la circularité de l'existence des deux amants éternels et la langueur qui les habite. Le vampire jarmuschien n'a ainsi que très peu à voir avec le traditionnel prédateur sanguinaire troublé par le dilemme Éros-Thanatos : lunettes Ray-Ban sur les yeux et verre de « *O négatif*

de Martin Sheen dans *Badlands*), aux films de Quentin Tarantino, de David Lynch et d'Abel Ferrara, dont *The Addiction* (1995) semble avoir grandement inspiré la cinéaste, Amirpour reprenant dans son film la prémisse de la femme vampire vengeresse (jouée par la très prometteuse Sheila Vand) et l'adéquation entre injection de drogue et infection sanguine. « *And now they have succeeded to contaminate their own fucking blood* », de clamer Adam, découragé. Le vampire bohème ne croit pas si bien dire, car la contamination, ou plutôt « le succès de la contamination », chez Jarmusch et chez Amirpour est global, sans demi-mesure. Qu'elle se trouve dans le sang des personnages, au cœur de sociétés déjà gangrénées ou, insidieusement, dans les fondements mêmes du genre cinématographique, l'impureté, tel le lieu de tous les possibles, domine ici en maître créateur.

Dans Only Lovers comme dans A Girl, les vivants et les morts se partagent des endroits vides, abandonnés, où le mystère est aussi menaçant que séduisant.

tout lu, tout vécu et qui contemplant l'autodestruction de la race humaine du haut de leur immortalité accablante. « *It's the zombies and the way they threat the world...* », se plaint Adam à Ève, qui lui rappelle aussitôt que « *We've been here before. The floods, the plagues... remember?* »

Selon la logique intrinsèque de l'œuvre de Jarmusch, les humains ne sont plus considérés comme tels par les deux amants sophistiqués – Adam est un virtuose de la guitare alors qu'Ève connaît les plus grands classiques de la littérature par cœur –, mais comme des créatures abruties et dénuées de conscience. Ces remarques aux accents misanthropes constituent l'un des aspects les moins subtils du film, Jarmusch semblant tenir à un message moralisateur sur l'état de notre société malade, indubitablement vouée à sa perte. Ce choix, assumé mais empreint d'une certaine lourdeur, n'est toutefois pas inintéressant en ce qu'il permet un renversement des normes liées au genre fantastique. Si les humains sont désormais des morts-vivants, de vrais monstres animés par un désir de destruction, les vampires apparaissent quant à eux dans toute leur fragilité et leur vulnérabi-

à la main », il se présente plutôt comme un être rebelle et affranchi, indépendant et rock'n'roll, à l'image même du cinéma de son créateur.

Ana Lily Amirpour, cinéaste américaine d'origine iranienne, a réussi, avec son premier opus, à créer un film à la fois frankensteinien et vampirique, un exploit de bricolage générique qualifié par plusieurs de premier western spaghetti féministe noir et blanc en farsi. Hybride au possible, *A Girl Walks Home Alone at Night* propose un surprenant mélange de styles et d'influences disparates qui aurait facilement pu résulter en un amalgame grotesque d'éléments trop hétéroclites, un ratage grandiloquent digne des meilleurs films de série B. Il n'en est heureusement rien, Amirpour possédant un réel talent pour le dosage des mélanges et, manifestement, une grande connaissance du cinéma d'auteur américain. Dans *A Girl*, on retrouve non seulement l'esprit de Sergio Leone et un hommage aux meilleures compositions d'Ennio Morricone, mais aussi des références explicites à Terrence Malick (le personnage d'Arash, amoureux de la jeune vampire en tchador, est une copie iranienne

NO MAN'S LAND IS THE NEW « VAMPIRE LAND »

Car si la contagion s'avère véritablement totale, les lieux, ou plutôt les terres qu'arpentent humains et vampires sont eux aussi loin d'être immaculés. Dans *Only Lovers* comme dans *A Girl*, les vivants et les morts se partagent des endroits vides, abandonnés, où le mystère est aussi menaçant que séduisant. Perdus quelque part entre ciel et enfer, Adam et Ève ont trouvé respectivement refuge à Détroit et à Tanger, deux villes aux antipodes et qui, pourtant, évoquent parfaitement leurs différents états. Symbole même du fiasco capitaliste et de la lâcheté humaine, Détroit représente l'isolement d'Adam, sa nostalgie d'une époque révolue et son mépris pour une société qui s'anéantit à petit feu. Tanger, la ville d'Ève, est pour sa part toujours illuminée dans des teintes ocre qui éclairent les dédales des petites ruelles de la Médina, leur conférant un halo énigmatique. Lieux d'errances nocturnes pour Adam comme pour Ève, Détroit et Tanger se découvrent au fil de *Only Lovers* comme des no man's lands, des zones désolées et dénaturées où ne restent comme principaux représentants du genre humain qu'une poignée de *hipsters* (Détroit) ou de vendeurs de drogue indiscrets (Tanger).

Cette idée de ville « vile », corrompue à la source, est exposée de façon encore plus saisissante dans *A Girl*, puisque les personnages évoluent au cœur de Bad City, une ville composite et fictive qui ne ressemble à rien de connu. Empruntant au décor du

village iranien « western », à la banlieue californienne des années cinquante et au paysage industriel des centrales électriques, Bad City se donne à voir comme une ville fantôme macabre où des corps cadavériques s'empilent dans des fossés au bord des routes, détail qui ne perturbe en rien les quelques gangsters, prostituées, drogués et autres hors-la-loi qui peuplent la ville. Chez Amirpour, la figure contemporaine du vampire se voit donc condamnée à vivre au plus près de la misère des mortels, à errer au milieu d'un no man's land indéterminé, une « terre d'aucun homme » qui engendre le mal – « *I'm bad* », de répondre simplement la jeune vampire lorsqu'une prostituée lui demande « *What are you?* ». Or, le seul salut possible, dans *Only Lovers* comme dans *A Girl*, s'esquisse à partir d'un fantasme de nomadisme et d'évasion nocturne, le spectre du *road movie* hantant chacun des deux films. Si tous les lieux sont maudits, si l'espoir est vain, si le monde tire réellement à sa fin, alors il faut fuir et préserver la seule chose qui



le vampire, a d'ailleurs lui aussi hâte d'assister à « l'acte », cherchant à savoir si le prédateur va mordre sa victime et la transformer, la tuer par erreur ou réussir à maîtriser ses ardeurs. Ces questions ne sont pas absentes des films de Jarmusch et

progression d'une attirance qui se vit dans le silence plutôt que dans les gestes, chaque mouvement portant en lui la possibilité de tout un amour, et cette approche très intime et sensible du désir rejoint celle de Jarmusch qui, de son côté, décrit un type de relation si fusionnel qu'il transcende la passion, la mort, le temps et toutes les pulsions humaines. Premiers et derniers amants, Adam et Ève semblent se rencontrer « au-delà » de l'amour et partager un entendement sublime et impénétrable qui ne nécessite pas de manifestation éclatante à l'écran, Jarmusch déjouant ainsi toute possibilité de position voyeuriste et prouvant qu'ultimement, rien n'est plus sensuel que ce qui demeure secret.

Et c'est peut-être cette part de secret, justement, ce petit « reste » mystérieux que gardent les deux artistes en eux, *pour* eux, qui rend leurs œuvres aussi libres et atypiques. Il est difficile de dire quelles conséquences celles-ci auront dans les prochaines années – concluront-elles en beauté l'interminable « cycle vampirique des années 2000 » ou inciteront-elles d'autres cinéastes à repenser cette mythologie? –, mais si une chose demeure certaine, c'est que les cinémas de Jim Jarmusch et d'Ana Lily Amirpour, dans toute la puissance sauvage et contemplative qui les anime, possèdent cette qualité d'éternité propre aux grandes œuvres du cinéma indépendant.

Jarmusch et Amirpour misent sur l'originalité plutôt que sur le lieu commun, sur le détournement de genre plutôt que sur la tradition, et permettent ainsi de réfléchir sur les fondements d'un mythe.

résiste au temps et à ses décombres : l'amour, dans toute sa force de survivance.

SENSUALITÉS DU SILENCE

Only Lovers et *A Girl* sont certes des films de vampires non conventionnels tant dans le ton et l'atmosphère que dans la grinçante ironie qui les traverse – amusants extraits que ceux où l'immortel Adam affirme que Lord Byron était un « *pompous ass* » et que sucer le sang est « *so 15th century* » –, mais aussi des films d'amour particulièrement uniques. Trop souvent, le désir vampirique est montré à l'écran de façon bestiale et narcissique, le suspense étant toujours dirigé vers l'assouvissement de la pulsion orale. Le spectateur, tout aussi pervers que

d'Amirpour, mais elles sont posées selon d'autres termes, laissant prédominer la sensualité sur la séduction. De nombreuses scènes de *A Girl* se révèlent hypnotisantes tant elles sont charnelles sans jamais être sexuelles. On peut penser notamment au moment où Arash, sortant d'un party d'Halloween déguisé en Dracula, serre la jeune fille en tchador dans sa propre cape, ou encore à ce long plan en clair-obscur, très intense, où Arash danse et tend sa pomme d'Adam à la vampire sans savoir encore qu'elle en est une. On ressent à ce moment toute l'hésitation silencieuse de la protagoniste, son envie profonde de succomber et toute la volonté que lui demande sa retenue. L'érotisme, dans *A Girl*, atteint son comble dans la lenteur et la

1. Les appellations *twihards* et *twifans* (voire *twilighters*) désignent les fans obsédés par la saga *Twilight* de Stephenie Meyer.